

# MON FILM

20<sup>frs</sup>

CINÉ POUR TOUS



Humphrey BOGART  
dans

LA FEMME A ABATTRE

## COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION DE MON FILM

Les numéros de MON FILM manquant dans ces deux colonnes sont épuisés.

### Numéros à 10 francs.

89. Le crime de M<sup>me</sup> Lexion - 102. Renégate. - 105. Kensi. - 108. Les Frères Bouquinquant. - 113. L'aventure commence demain. - 114. Les condamnés. - 115. Les voyages de Sullivan. - 117. L'impeccable Henri. - 119. Les anneaux d'or. - 120. Lettre d'une Inconnue. - 122. Le secret derrière la porte. - 123. Carrefour du crime. - 124. Les passagers de la nuit. - 126. Le Charlatan. - 127. Métier de fous. - 128. Ne dites jamais " adieu ". - 130. La Nuit blanche.

### Numéros à 12 francs.

133. Le Carrefour de la mort. - 135. Ils étaient tous mes fils. - 139. Les Dieux du Dimanche. - 140. Suprême avertissement. - 142. Le droit de l'enfant. - 143. D'homme à homme. - 145. Femme ou maîtresse. - 146. Colonel Durand. - 148. La voix du rêve. - 150. Aventures en Irlande. - 151. Prisonniers du destin. - 155. Nuit de décembre. - 156. Olivier Twist. - 158. Une femme par jour. - 159. Ces dames aux chapeaux variés. - 161. Au Royaume des Cieux. - 163. Capitaine de Castille. - 164. Jean de la Lune. - 165. L'homme aux abois. - 166. Le Retour. - 167. Les Amants de Vérona. - 168. L'appel de la forêt. - 169. Pour toi j'ai tué... - 170. Tous les deux. - 171. Ainsi finit la nuit. - 172. Les Anges marqués. - 173. Les Tuniques écarlates. - 174. Le sang de la terre. - 175. Mission à Tanger. - 176. Vengeance de femme. - 177. Une grande fille toute simple. - 178. Scandale en première page. - 179. La Passagère. - 180. Au Royaume des Cieux. - 181. La Femme aux cigarettes. - 182. Féeries à Mexico. - 183. Une si jolie petite plage. - 184. La dame au manteau d'hermine. - 185. Les Oubliés. - 186. Au Grand Balcon. - 187. La fidèle Lassie. - 188. Le procès Paradine. - 190. Señorita Torador. - 191. Aux Yeux du Souvenir. - 192. Madame Miniver. - 193. L'homme de la Tour Eiffel. - 194. Éternel tourment. - 195. Lulu Belle. - 196. La Belle Impudente. - 197. Amour et Ciel. - 198. L'Atlantide. - 199. Échec à Borgia. - 200. L'Inconnu n° 13. - 201. Chaines conjugales. - 202. Miane, l'ingénue libertine. - 203. Étrange Destin. - 204. Le signe du Bélier. - 205. Chéri. - 206. 30 secondes sur Tokio. - 207. Madame Parkington. - 209. Cœur secret. - 210. Amants en fuite. - 211. Tous les chemins mènent à Rome. - 212. Valse brillante. - 213. Le Voile bleu. - 214. L'Écritière.

### Numéros à 15 francs.

215. La Valse de Paris. - 216. Lady Paname. - 217. La Valse blanche. - 218. Au P'tit Zouave. - 219. Les Conquérants d'un nouveau monde. - 220. Agnès de rien. - 221. Malaya. - 222. Boulevard des Passions. - 223. Les 4 filles du docteur March. - 224. Les Amants du Capricorne. - 225. Vulcano. - 226. Madame Bovary. - 227. La Corde de Babie. - 228. Orphée. - 229. Madame porte la culotte. - 230. La Porteuse de Pain. - 231. Les Chevaliers du Texas. - 232. Dans une île avec vous. - 233. La Nuit s'achève. - 234. Le Grand Tourbillon. - 235. Entrées dans la danse. - 236. Meurtres. - 237. L'Homme de joie. - 238. Le Père de la Mariée. - 239. Méfiez-vous des blondes. - 240. La Dynastie des Forsyte. - 241. Fusillé à l'aube. - 242. Avant de s'aimer. - 243. Fugitive-Saint-Germain des Prés. - 244. Femmes sans nom. - 245. Quand la ville dort. - 246. Le portrait de Jennie. - 247. La Fille du Désert. - 248. Jannifer. - 249. Un Sourire dans la Tempête. - 250. La Ville écartelée. - 251. La Rue sans Loi. - 252. Cartouche. - 253. Vive Monsieur le Maire ! - 254. Panique dans la rue. - 255. Mon phoque... et elles. - 256. Demain, nous divorçons ! - 257. No, No, Nanette ! - 258. Les sœurs Gasse-ou. - 259. Porte d'Orient. - 260. On va se faire sonner les cloches à 261. Le Fauve en liberté. - 262. Les petites Cardinal. - 263. Enquêtes à Chicago. - 264. Pas de pitié pour les femmes ! - 265. La femme à l'écharpe pailletée. - 266. Né de père inconnu.

### Numéros à 20 francs.

267. Le Roi du Tabac. - 268. Les Miracles n'ont lieu qu'une fois. - 269. Boulevard du Crépuscule. - 270. Bal Amour. - 271. Amour en croisière. - 272. L'étrange Madame X... - 273. Trois petits mois. - 274. Passions. - 275. Ville haute, ville basse. - 276. Le plus joli péché du monde. - 277. Térésa. - 278. Toselli. - 279. Allons donc, papa ! - 280. Ma femme est formidable. - 281. Midi, gare centrale. - 282. Le garçon sauvage. - 283. Samson et Dalila. - 284. La nuit est mon royaume.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 10, 12, 15 ou 20 fr. (Ajoutez 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) Pour envoi à l'étranger : 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

**MON FILM**  
5, boulevard des Italiens, PARIS (2<sup>e</sup>).  
Aucun envoi contre remboursement.

# ★ Entre nous ★

**TARZANELLA DE S. P. M.** — Georges Guétary (Georges Lambros Worlou) à les cheveux noirs et les yeux noisette. — Distribution de : *Le Congrès s'amuse* (1931) : Lilian Harvey (Christel), Pierre Magnier (Metternich), Henri Garat (Alexandre I<sup>er</sup> et Uralsky), Lil Dagover (la comtesse), Armand Bernard (Bibikoff), Robert Arnoux (Pépi), Jean Dax (Talleyrand), Sinoël (le ministre des Finances) et Paul Olivier (le maire de Vienne). — Distribution de *Mon Amour est près de toi* (1943) : Tino Rossi (Jacques Marton), Annië France (Marie-Louise), Mona Goya (Odette), Jean Tissier (le directeur de théâtre), René Génin (le clochard), Paul Azaïs (le frisé), Édouard Delmont (le père Louis). — Distribution de



Cécile AUBRY

dans  
*Barbe-Bleue*

(Photo Alcina)

*Cavalier noir* (1944) : Georges Guétary (Ramon), Mila Parély (Lola), Simone Valère (Lison), Nicole Maurey (Solange), Michèle Philippe (Marion), André Alerme (Saint-Brissac), Jean Tissier (le Hardi), Aimé Simon-Girard (Simon), Thomy Bourdelle (Pierre le mauvais), Georgette Tissier (Annette).

### JACQUEMART, A MOULINS.

— La regrettée Maria Montez n'avait rien de commun avec Marie-José, qui est une vedette de la chanson et non du cinéma. — Michel Auclair, né le 14 septembre 1922, célibataire, a tourné : *Les Malheurs de Sophie*, *La Belle et la Bête*, *Les Maudits*, *Éternel conflit*, *Manon*, *Le Paradis des Pilotes perdus*, *L'Invité du Mardi*, *Justice est faite*, *Pas de pitié pour les femmes*, *Singoailla*, *L'Arrière-pensée*.

### BOUCHON DE CHAMPAGNE.

— Derniers films de James Cagney parus en France : *Les Chevaliers du ciel*, *Johnny le vagabond*, *Le Bar aux illusions*, *Le Fauve en*

*liberté* (« Mon Film » n° 261). — Il y a longtemps que l'interdiction qui frappait *Le Corbeau* est levée. Ce film a reparu et paraît encore sur les écrans. N'est-il pas passé dans votre région ? — Concernant la photo de Louis Jovet, voyez le numéro 278, page 2, 4<sup>e</sup> colonne.

### CATANA DE CASTILLE.

— Vous omettez, parmi les artistes décédés depuis 1940, les regrettés Harry Baur, Robert Lynen, Maupi, Max Dearly, Louvigny, Aline Carola, Victor Boucher, Annie Vernay, Corinne Luçhaire, Ludmilla Pitoëff, Jacques Terrane, Jacques Baumer.

**SANS PSEUDO.** — Si vous ne trouvez pas dans le commerce (grands magasins, librairies, « prismic ») les photos d'artistes que vous désirez, demandez-les aux artistes eux-mêmes en vous conformant aux indications si souvent données ici dans l'avis de la p. 2 et ma réponse à CHRIS, n° 233, p. 2. — Shirley Temple, divorcée de John Agar, est remariée, depuis quelques mois, à un Américain (qui ne fait pas de cinéma), Charles Black. — Jennifer Jones, divorcée du regretté Robert Walker, est remariée au producteur David O. Selznick.

### PÉCHÉ MORTEL.

— Edith Piaf, née à Paris, a les yeux bleu clair et mesure 1<sup>m</sup>,52. — June Duprez, née à Londres, yeux verts, 1<sup>m</sup>,64. — Alice Field, née à Alger, yeux marron, 1<sup>m</sup>,65.

### MY DARLING LITTLE EDITH.

— Nous transmettrons à Edith Piaf votre lettre affranchie à 15 fr. — Paul Cambo est célibataire. — Christiane Lenier, la jeune interprète de *Sous le ciel de Paris*, que vous reverrez dans *Musique en tête*, est née à Paris, le 2 novembre 1926. Elle a les yeux verts, les cheveux châtain, mesure 1<sup>m</sup>,65 et est mariée au comédien Michel Vitold. — Suzanne Cloutier, née à Ottawa (Canada), en 1929, a les cheveux bruns (décolorés), les yeux bleus et mesure 1<sup>m</sup>,65. Célibataire. Elle a tourné : *Au Royaume des cieux*, *Othello*, *Juliette ou la Clé des songes*. — Vera Norman, née à Paris le 18 décembre 1927, a les cheveux châtain, les yeux bleu gris, mesure 1<sup>m</sup>,60 et est célibataire. Elle a tourné : *Le Grand rendez-vous*, *Le Tampon du Capiston*, *Ma Pomme*, *Lady Paname*, *L'Homme de la Jamaïque*, *Les Petites Cardinal*, *Sérénade au bourreau*.

### ALEA JACTA EST.

— J'espère que vous avez lu ma seconde réponse au **VOLEUR DE VENISE**, n° 266, p. 2. — Oui, Pierre Renoir a été blessé autrefois à la main droite. — *Rendez-vous avec Vénus*, avec Glynis Johns, est encore inédit à Paris. Je n'en ai pas la distribution. — Tony Curtis

(Bernard Schwartz), né à New-York le 3 juin 1925, a les yeux marron, les cheveux bruns et mesure 1<sup>m</sup>,79. Célibataire.

**BRIGIDA.** — En effet, le cinéma souffre actuellement d'une crise de scénarii ; vous avez vu juste. — Il y a beaucoup de films de classe dans votre énumération, mais aussi quelques « mélos » de qualité bien inférieure. Vous êtes sensible, c'est fort bien. Mais demeurez-le sans perdre de vue l'art et la qualité. — Lauren Bacall : *Le Port de l'angoisse* (1944), *Agent secret* (1945), *Le Grand sommeil* (1946), *Les Passagers de la nuit* (1947), *Key Largo* (1948), *La Femme aux chimères* (1949), *Le Roi du tabac* (1950) — Principaux films de Humphrey Bogart : *Femmes marquées* (1937),



Pierre FRESNAY

dans  
*Monsieur Fabre*

(Photo Fidès)

*Sahara* (1945), *La Mort n'était pas au rendez-vous* (1945), *Rendez-vous à minuit* (1940), *Victoire sur la nuit* (1940), *Convoi vers la Russie* (1943), *Casablanca* (1942), *En Marge de l'enquête* (1947), *Le Grand sommeil* (1946), *La Caravane héroïque* (1940), *Une Femme dangereuse* (1940), *Port de l'angoisse* (1944), *La Grande évasion* (1941), *Remerciez votre bonne étoile* (1944), *La Seconde Mme Carroll* (1947), *Les Passagers de la nuit* (1947), *Le Trésor de la Sierra Madre* (1948), *Key Largo* (1938), *Le Caïd* (1942), *Les Ruelles du malheur* (1949), *Échec à la Gestapo* (1942), *Pilote du diable* (1949), *Tokio Joe* (1949) et *La Femme à abattre* (1950).

### L'OISELEUR.

— Anne Vernon a les yeux gris bleu, les cheveux châtain clair et mesure 1<sup>m</sup>,63. — Betty Stockfeld, yeux verts, cheveux blonds, 1<sup>m</sup>,65. — Ann Todd, yeux bleus, cheveux blonds, 1<sup>m</sup>,60.

### PANAM LE HARDY.

— C'est André Reybaz qui jouait Émile dans *Les Inconnus dans la maison*. Autres films : *Cécile est morte*, *Vingt-cinq ans de bonheur*, *Les Clandestins*. — Distribution de *La Cabane aux souvenirs* donnée n° 118, p. 9. — Distribution de *Aventuriers du désert*, donnée n° 219, p. 2.

### LETTY.

— Adresses exactes. — Distribution des *Deux Orphelines* (film italien de 1942), donnée n° 171, p. 2. — Nous ne pourrions pas publier les films que vous nommez. Tous mes regrets.

(Suite page 8)

## MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2<sup>e</sup>).

Rédacteur en chef : Pierre HENRY

Abonnements, France et Colonies

1 an. . . . . 780 fr. 6 mois. . . . . 420 fr.

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.



# La Femme à abattre

**L'**INSPECTEUR Martin Ferguson ne pouvait se défendre d'une certaine impatience en attendant qu'on lui amenât Joseph Rico. Joseph Rico ne voyageait qu'en voiture fermée et sous la protection de la police. Il était pourtant un malfaiteur de la pire espèce. Mais Ferguson tenait à la conservation et à la parfaite santé de cet ennemi public n° 2, car, grâce à lui, grâce à son témoignage, il allait enfin pouvoir faire condamner Albert Mendoza, ennemi n° 1.

Cet Albert Mendoza avait été, durant leurs années d'abominable activité, le « patron » de Rico, le chef du « gang » redoutablement organisé dont Rico était le premier lieutenant. Depuis des années, Ferguson, obstinément, avec les seuls moyens légaux que permettaient sa charge, s'acharnait à vaincre la terrible bande. Lentement, il était parvenu à saisir un à un les maillons de la chaîne, à connaître la plupart des « exécutants » du gang. Mais, pour le détruire, il fallait en frapper le chef. Et Ferguson ne s'était senti près du but que le soir où, répondant à l'appel de Rico qui se sentait traqué, il avait rejoint le gangster dans l'ombre d'un quai désert. Là, Rico lui avait livré le nom du mystérieux chef de la bande: Albert Mendoza. Et il s'était déclaré prêt à donner, devant le tribunal, le seul témoignage qui pût perdre Mendoza et l'envoyer à la chaise électrique.

Maintenant, Albert Mendoza était emprisonné. Son jugement aurait lieu le lendemain même. Et Martin Ferguson pouvait se croire au bout de ses peines concernant le gang Men-

doza. Pourtant, il avait hâte que le procès fût terminé : il lui semblait que, depuis quelques jours, Rico était en proie à la peur. Que cette peur empêchât Rico de témoigner et c'en était fait des projets de Ferguson : Mendoza ne serait ni confondu, ni exécuté...

Tandis que Ferguson faisait nerveusement les cent pas dans son bureau, la voiture qui amenait Rico pénétrait dans le garage de la police. Les deux collaborateurs favoris de Ferguson, Nelson et Whitlow, sans compter un bon groupe d'agents en uniforme, armés, servaient d'escorte au gangster. Malgré cela, Rico jetait de toutes parts des regards effrayés, comme s'il craignait de voir Mendoza lui-même, ou l'un de ses sbires, surgir en justicier pour régler le prix de sa trahison.

Nelson, qui conduisait le groupe, se plaça à la droite de Rico pour la montée de l'étroit escalier de fer qui menait aux ascenseurs :

— Comme ça, grommela-t-il en raillant les terreurs du gangster, si on vous tire dessus, c'est moi qui prendrai !

Whitlow prit les devants et avertit Ferguson de l'arrivée de la petite troupe.

— Comment se comporte notre témoin ? demanda Ferguson.

— Il flanche ! répondit Whitlow en hochant la tête.

— J'espère qu'il tiendra le coup jusqu'à demain ! répliqua Ferguson de sa voix nette. Il témoignera le premier...

Mais lorsqu'on eut introduit Rico dans le bureau de Ferguson, le gangster déclara tout de go :

— Écoutez, Ferguson. Je suis absolument

## LA FEMME A ABATTRE

(The Enforcer)

Réalisation de Bretagne WINDUST.

Scénario de Martin RACKIN.

INTERPRÉTATION :

Martin Ferguson .....	Humphrey BOGART.
« Big Babe » Lazich .....	Zero MOSTEL.
Joseph Rico.....	Ted de CORZIA.
Albert Mendoza .....	Everett SLOANE.
Frank Nelson .....	Roy ROBERTS.
« Duke » Malloy .....	Lawrence TOLAN.
Teresa Davis .....	Patricia JOINER.
Nina Lombardo .....	Suzan CABOT.
Whitlow .....	King DONOVAN.
Herman.....	Robert STEELE.

PRODUCTION UNITED STATES PICTURES,  
distribuée par WARNER BROS.

Récit de Maurice MERRI.



décidé : je ne témoignerai pas... Tâchez de trouver quel-  
qu'un d'autre! « Il » aura ma peau si je parle!...

Cet « il » — Mendoza — était au fond d'une cellule et n'en  
sortirait que le lendemain, pour être conduit devant ses juges.  
Ferguson haussa les épaules :

— Personne n'aura votre peau! dit-il. Vous êtes sous notre  
protection. Mendoza est enfermé dans une cellule, dix étages  
au-dessous de nous. Vous dormirez cette nuit ici même, sur  
une couchette. Demain, nous vous ferons descendre par  
l'ascenseur jusqu'à la salle du tribunal. Quel danger pourriez-  
vous courir dans tout cela?

— Je ne témoignerai pas! répéta Rico qui haletait de peur.

— Vous témoignerez! cria Ferguson avec force. Sinon, je  
vous envoie sur la chaise électrique! Les preuves que j'ai  
contre vous me permettent de vous faire griller dix fois!

— Ce n'est pas moi que vous voulez, grogna Rico. C'est  
Mendoza!

C'était vrai. L'exécution de Mendoza, tête et âme de la  
bande meurtrière, importait à Ferguson plus que celle de Rico.

— En effet, avoua-t-il. Et je vous permettrai de vous en  
tirer si vous m'aidez à l'avoir.

— Et vous croyez que Mendoza se laissera posséder par  
moi? répliqua Rico avec désespoir. Vous ne le connaissez pas!  
Il est plus fort que nous tous! Il me tuera ce soir, au milieu  
de vos uniformes, j'en suis sûr! Il a son organisation...

— Elle est détruite! coupa Ferguson.

— Vous le croyez! gémit Rico. Mais l'un de vos agents est  
peut-être son homme. Oh! je sens qu'il se trame quelque  
chose pour me tuer...

La folie de ces propos fit se crispier les dures mâchoires de  
Martin Ferguson. Toujours très maître de lui, il savait se  
rendre maître de son interlocuteur. Mais comment dominer,  
persuader, un homme en proie à la peur? Le cri soudain d'une  
sirène, dans une cour lointaine du vaste bâtiment qui l'en-  
tourait, épouvanta Rico :

— Mendoza s'est évadé! hurla-t-il en esquissant un absurde  
mouvement de fuite.

A la porte du bureau, il se heurta aux mitraillettes des  
agents. La solide poigne de Ferguson le rattrapa et le jeta dans  
un fauteuil comme une chiffon.

— C'est la voiture du maire, expliqua Ferguson avec  
sérénité. Assez de cris, Rico! Vous témoignerez demain;  
c'est la seule façon de sauver votre vie.

Laissant Rico sous la surveillance de Whitlow et des  
agents, Ferguson entraîna Nelson au dehors. La nuit était  
tombée. Nelson, sentant son chef soucieux, ne parlait pas.

— Allons jeter un coup d'œil par là! murmura Ferguson.

Ils marchèrent dans les cours silencieuses, contournèrent  
de hauts bâtiments gris. Les lumières et les bruits de la ville  
semblaient lointains. Ils rencontraient, à intervalles égaux, des  
agents faisant leur ronde. Tout était en ordre. A quelques pas  
de là, dans le secret des murs épais et des portes blindées, se  
tenaient les prisonniers, et, parmi eux, Albert Mendoza...

Si Rico avait pu voir ce qui se passait sur le toit de l'hôtel  
d'en face, il y eût trouvé la justification de ses terreurs : deux  
hommes armés étaient là, tapis, surveillant la vaste et sombre  
façade du Palais de Justice. Sur cette façade, une seule  
fenêtre éclairée, celle du bureau de Ferguson, s'offrait comme  
une cible. Les deux hommes distinguaient nettement la  
silhouette de Rico, celles de ses gardes du corps. Et Rico eût  
pu reconnaître en eux deux des tueurs de Mendoza, ceux qu'on  
appelait « Hermann » et « B. J. », de Kansas-City — car Mendoza  
avait des aides dans chaque grande  
ville... Et Ferguson et Nelson étaient  
loin de se douter qu'au-dessus d'eux Her-  
man et B. J. visaient soigneusement  
Rico.

Rico, protégé  
par la police,  
sortit du garage.

Soudain, le fracas des balles emplit la nuit. Ferguson et  
Nelson comprirent, se ruèrent vers l'ascenseur.

Dans le bureau de Ferguson, on n'enregistrait pas d'autres  
dégâts que le bris de la vitre : tout le monde s'était jeté sur le  
sol à temps. Mais Rico était en proie à un véritable délire de  
terreur. Pour l'empêcher de s'enfuir, Ferguson dut l'étendre  
d'un magistral coup de poing. Nelson bondit au téléphone :

— Bloquez toutes les sorties de l'hôtel d'en face! ordonna-  
t-il. Visitez toutes les chambres, faites fouiller les toits...

— Nous ne les aurons pas, murmura Ferguson. Il y a trois  
cents chambres dans cet hôtel. Aucune chance...

Au médecin de service, accouru en hâte, il demanda d'ad-  
ministrer à Rico un puissant somnifère. Lorsque le gangster,  
enfin terrassé par le sommeil, fut installé sur la couchette, il le  
confia à la garde de Whitlow et se retira avec Nelson dans un  
bureau voisin. Nelson conseillait à son chef de prendre du  
repos. Mais Ferguson savait qu'il ne connaîtrait aucun repos  
avant d'avoir touché son but : le témoignage de Rico à  
l'audience, la condamnation de Mendoza.

Tandis qu'il parlait de l'affaire avec son second, Ferguson  
crut percevoir, au dehors, un bruit étrange, une sorte de halè-  
tement. Il courut jusqu'à son bureau : la couchette était vide;  
Whitlow était étendu sur le sol, assommé. Après quelques  
heures de sommeil, Rico avait été repris par sa terreur, son  
obsédante envie de fuir. Trompant la surveillance de Whitlow,  
il avait réussi à jeter le policier à terre, d'un coup de poing. Il  
s'était enfui par le lavabo attenant au bureau : la fenêtre du  
réduit, ouverte, le disait clairement. Ferguson se pencha vive-  
ment : Rico, avec une folle opiniâtreté, s'éloignait lentement,  
accroché à la faible saillie de la corniche. Il essayait d'atteindre  
l'escalier de secours qui lui eût permis de gagner la rue. Au-  
dessus de lui, trente mètres de vide. Ferguson estima du  
regard la distance qui séparait l'angle de la corniche de l'esca-  
lier de secours : Rico ne pourrait pas la franchir. Ce forcené  
risquait sa vie, par peur d'être exécuté... Il l'appela avec  
calme :

— Rico, revenez! Vous n'y parviendrez pas!

— Vous avez raison! haleta Rico. Le vertige me prend. Je  
reviens...

Il reprit sa marche, en sens inverse. Son front ruisselait de  
sueur. Ferguson lui tendit la main, pour le hisser jusqu'à la  
fenêtre. Mais le vertige, l'épuisement nerveux eurent raison de  
l'équilibre de Rico : le policier sentit que la main du gangster



glissait dans la  
sienne. Avec un  
hurlement déses-  
péré, Joseph Rico  
s'abattit dans le  
vide.

Ferguson et Nelson  
rencontraient des  
agents faisant leur ronde.

Ferguson descendit sans se presser, très pâle.  
Il n'avait pas hâte d'affronter la vision du  
désastre : Nelson, le médecin, plusieurs agents  
entouraient le cadavre de Rico. Rico était mort.  
Ferguson n'avait plus aucune arme à opposer à  
Mendoza. Mendoza allait pouvoir, plus que  
jamais, sourire de son fameux et infernal sourire  
de monstre sûr de lui, de génie infailible du  
banditisme...

M. le Maire, alerté par les sirènes, par la nou-  
velle rapidement répandue, assista au départ du  
corps.

— J'avais donné à mes administrés, dit M. le  
Maire avec mécontentement, ma parole que Men-  
doza serait condamné... Que va-t-il se passer ?



— Les avocats de Mendoza demanderont demain un non-lieu au tribunal, répondit Ferguson, les dents serrées. Et ils l'obtiendront... Et Mendoza sera libre...

— Vous n'auriez pas dû affronter le tribunal avec ce seul témoin, critiqua M. le Maire. Vous auriez dû attendre...

— Attendre! répéta Ferguson. Chaque jour de liberté de Mendoza coûtait plusieurs vies humaines...

Mais l'accablement de Ferguson ne dura pas. Il était de ces êtres que l'échec et l'épreuve stimulent. Le maire parti, les remous apaisés, il envoya à l'infirmerie le brave Whitlow qui, revenu à lui et le visage tuméfié, prétendait rester auprès de son chef. Et il s'assit, pour réfléchir, dans l'escalier du garage. Le fidèle Nelson le rejoignit.

— Dans quelques heures, Mendoza sera libre, murmura Nelson. Comment est-ce possible?... Oh! je sais, nos lois ont été conçues pour protéger l'innocent! Il ne suffit pas de savoir qu'un être est coupable : il faut le prouver...

— Attendez! interrompit Ferguson de sa voix des meilleurs jours. Je n'ai plus Rico. Mais quand j'avais Rico, quand je comptais que le sensationnel témoignage de Rico, j'ai pu négliger d'autres indices, trop faibles, trop flous... Nous n'avons plus rien d'autre à faire, cette nuit : recherchons-les, ces indices... Reprenons-la dès son début, cette damnée affaire...

C'est ce qu'ils firent. Ils retournèrent dans le bureau de Ferguson et relurent, page par page, l'énorme dossier de l'affaire Mendoza.



Cela commençait par un rapport de police assez banal. Mais Ferguson, frappé par quelques bizarreries, s'était acharné sur ce fait divers, qui devait l'amener à la plus grande affaire de sa carrière :

Un jeune homme nommé Duke Malloy était entré un jour dans un poste de police, pleurant, gémissant et tenant d'étranges propos. Il s'accusait du meurtre de la femme qu'il aimait, Nina Lombardo, et ajoutait en sanglotant :

— « Ils » me l'ont fait faire. « Ils » m'ont obligé à la tuer : Philadelphia et Big Babe étaient présents, mais c'est Smiley qui commandait! Je l'aimais et ils m'ont obligé à la tuer!

Ferguson, après avoir observé attentivement le garçon, avait décidé de faire vérifier ses dires. On emmena Duke Malloy sur la route déserte où il prétendait avoir commis

contre, le dossier de Duke Malloy était d'importance : quatorze arrestations pour vol, attaques à main armée, voies de fait, etc... D'ailleurs, il suffisait de regarder le garçon — mince, nerveux, élégance voyante, visage dur et sensuel — pour constater qu'il n'avait rien du bon jeune homme rangé. Malgré l'absence de cadavre, malgré l'incohérence des propos de Duke, Ferguson le fit arrêter pour meurtre; quelque chose lui disait que ce garçon n'inventait pas, que cet assassinat était réel.

Mais lorsque Ferguson voulut revoir son prisonnier dans sa cellule, il ne trouva qu'un cadavre : en proie, pour la première fois de sa vie, à l'amour et au remords, Duke Malloy s'était pendu.

Que restait-il à Ferguson comme indications concernant le problème assassinat de Nina Lombardo? Trois surnoms : Philadelphia, Big Babe, Smiley... Et ces mots incompréhensibles qui lui revenaient toujours en tête : Un contrat, la trouvaille... Ça n'avait aucun sens! Ou, plutôt, cela devait en avoir un, terrible... Et il fallait le trouver!

Ferguson, Nelson et Whitlow faisaient effectuer des recherches autour de « Smiley » et de « Big Babe » (sobriquet portés, ici et là, par bon nombre de voyous — et même d'honnêtes gens!) lorsqu'une clarté leur vint, concernant « Philadelphia » : une brigade signala l'arrestation d'un individu présentant des troubles cérébraux. Il s'était évadé d'un asile d'aliénés, sur lequel on l'avait dirigé à nouveau. Il était repris de justice, s'appelait Tom Zaca, mais son dossier faisait mention du surnom « Philadelphia ». Ferguson courut à l'asile d'aliénés. Par malheur, Philadelphia Zaca, livré au bain et à la camisole, n'était pas en état de supporter un interrogatoire.

— Pourquoi Duke Malloy a-t-il tué son amie? demanda Ferguson.

Philadelphia Zaca poussa un hurlement d'épouvante et émit des onomatopées furieuses... Ferguson renonça; mais il voulut savoir si Zaca, lors de son précédent séjour à l'asile, avait reçu du courrier ou des visites.

— Ni visite, ni lettre, lui fut-il répondu. Mais il recevait chaque semaine une cartouche de cigarettes venant du bar Olga Kirshen.

Ferguson et Nelson firent une visite à cette Olga Kirshen. C'était une commerçante entre deux âges, qui tenait, dans un quartier pauvre, une de ces boutiques où l'on trouve à bas prix des cigarettes, des sandwiches et des boissons. Lorsque les policiers eurent nommé Philadelphia Zaca, Olga parut craindre de le voir revenir.

— On l'a repris et remis à l'asile, expliqua Ferguson. Mais s'il vous fait peur, pourquoi lui envoyer des cigarettes?

— Pour qu'il ne vienne pas me faire des ennuis ici quand il sortira, répondit Olga d'un ton morne. Il avait l'habitude de me prendre des cigarettes sans les payer. Une fois, j'ai voulu l'en empêcher : il m'a cassé un bras... C'est un fou dangereux. Si on le libère de l'asile, voudrez-vous me le faire savoir?

Les policiers acquiescèrent, tout en se demandant ce qu'il y avait de vrai dans la réponse d'Olga. Ils lui demandèrent ensuite si elle connaissait Duke Malloy, Big Babe, Smiley... Les deux premiers noms ne lui disaient rien. Mais elle croyait se souvenir d'un Smiley habitant non loin de chez elle :

— Smiley Schultz! dit-elle enfin. Il habite... laissez-moi réfléchir... la troisième ou quatrième maison, en tournant le coin à main droite...

Devant la quatrième maison, un attroupement s'était formé, entourant une voiture de pompiers. Une fumée épaisse sortait du sous-sol. La suite des événements se déroula si vite que Ferguson n'eut même pas le temps de réfléchir. Une tête de pompier apparut par une lucarne en criant :

**Ferguson tendit la main à Rico pour le hisser jusqu'à la fenêtre.**

**Pour empêcher la fuite de Rico, Ferguson dut l'étendre d'un magistral coup de poing.**

son crime.  
— Pourquoi l'avoir tué, puisque vous l'aimiez?

demanda Ferguson en chemin.

— Il le fallait! gémit Duke Malloy. J'avais un contrat. Elle était la trouvaille!

Il y avait de quoi douter de la santé mentale du garçon.

— « Ils » nous ont amenés en voiture! répétait Duke. Quand elle a été morte, « ils » l'ont enterrée et je me suis sauvé!...

Or, lorsqu'on arriva au lieu indiqué par l'« assassin », on ne trouva ni voiture, ni cadavre!

— « Ils » l'ont déterrée et emportée! cria Duke. « Ils » l'ont volée, « ils » l'ont fait disparaître!

Les services des recherches, consultés, firent savoir que personne n'avait signalé la disparition d'une Nina Lombardo. Aucune femme de ce nom ne figurait dans les dossiers de police. Par



— Mon capitaine! Nous venons de trouver un cadavre à moitié consumé dans la chaudière!

Lorsque le cadavre fut amené au jour, Ferguson ne fut pas surpris d'entendre les voisins le reconnaître comme étant celui de Smiley Schultz. Aucun raisonnement n'était nécessaire. L'intuition qui le menait ne se trompait pas : une main mystérieuse s'appliquait à brouiller les pistes, à détruire les indices, à supprimer les témoins du meurtre de Nina Lombardo...

— Police! dit-il en fendant les groupes. Quelqu'un de vous connaît-il un ami de Smiley Schultz nommé Big Babe?

— Je le connais, monsieur! répondit un badaud. Je viens de le voir : il sautait dans sa voiture en criant à sa femme qu'il allait à l'église Sainte-Anne.

Ferguson et Nelson, eux aussi, sautèrent dans leur voiture garée non loin de là. La hâte de Big Babe était d'autant plus éloquente que l'église Sainte-Anne était assez proche; il eût vraiment pu s'y rendre à pied! Or, dans son affolement, il n'était même pas arrivé jusqu'à l'église : sa voiture avait percuté dans une borne, près du parvis. Ferguson vit les agents du quartier extraire d'une auto démantibulée un homme jeune encore, mais que son obésité, ses joues roses et son visage inexpressif vouaient clairement au surnom de Big Babe (Gros Bébé). Pour l'heure, Big Babe se débattait en poussant des cris :

— Laissez-moi! Déposez-moi dans l'église!... Dans l'église, ils ne me feront rien!... Je ne veux pas être brûlé aussi! Laissez-moi aller dans l'église!

— Ce gros voyou est-il bien Big Babe? demanda Ferguson.

— Oui, répondit un des agents. Big Babe Lazich. Il habite par ici.

— Faites-le conduire jusqu'à mon bureau, ordonna Ferguson en montrant sa carte.

L'interrogatoire de Big Babe ne fut pas des plus aisés. Le

marié et père d'un petit garçon. Ferguson fit venir la femme et l'enfant. Il prit à part M<sup>me</sup> Lazich, une blonde humble, effacée, au visage prématurément vieilli, que l'arrestation de son mari semblait épouvanter.

— Qu'a-t-il fait? qu'a-t-il fait? sanglotait la femme.

— Madame Lazich, dit Ferguson, votre mari risque vingt ans de prison, à peu près. Mais ce que sera sa condamnation dépend de vous; parlez-lui, décidez-le à me donner les renseignements que je désire et qu'il s'obstine à me taire... S'il me donne ces renseignements, vous avez ma parole qu'il ne s'en repentira pas.

Mise en présence de son mari, M<sup>me</sup> Lazich le supplia de parler.

— Dis-lui ce qu'il veut savoir! conseilla-t-elle à Big Babe. Que deviendrons-nous s'il te fait mettre en prison? Dis-le lui et il nous aidera!

— Mieux vaut être en prison qu'être tué! grommela Big Babe.

Décidément, le gros homme était irréductible. Ferguson risqua le grand jeu :

— Dites donc, s'écria-t-il soudain, cette voiture, que vous avez housillée devant l'église Sainte-Anne, c'était une voiture volée!

— Bon, acquiesça Big Babe. J'ai volé une voiture. Et après? Ça ne fait pas de moi un assassin!

— Nous gardons M<sup>me</sup> Lazich, dit vivement Ferguson, comme témoin de l'accusation : elle vous a entendu avouer le vol d'une voiture!

— Ne me gardez pas! supplia la femme tandis que Big Babe se mordait les lèvres. Que deviendra le petit?

— Nous allons le conduire dans une institution où l'on prendra soin de lui, répondit calmement Ferguson.

Tandis que M<sup>me</sup> Lazich se jetait en pleurant sur son fils, Big Babe s'écroula, vaincu :

— Laissez-les partir, murmura-t-il. Je vais parler.

Ferguson laissa la femme et l'enfant retourner vers leur demeure et écouta le récit de Big Babe.

\* \* \*

Big Babe vivotait d'expédients plus ou moins avouables lorsque Duke Malloy, qui avait remarqué sa solide corpulence, décida de le présenter à son chef. Big Babe se sentait tout fier à l'idée d'approcher des gangsters florissants, des « vrais de vrais ». Il eût fait n'importe quoi pour être agréé.

Duke, en sifflant d'un petit air supérieur — il avait distingué Big Babe, mais le traitait avec insolence et mépris — amena sa recrue dans le repaire de la bande : l'arrière-boutique d'Olga Kirshen. Là, Big Babe vit un groupe de tueurs professionnels prendre les ordres d'un important personnage assis derrière un petit bureau crasseux : M. Rico. Pourtant, ces ordres n'émanaient pas de « M. Rico » : il les recevait lui-même par téléphone et les distribuait ensuite.

— Qui lui téléphone? osa murmurer Big Babe à Duke Malloy.

— Un type a cherché

— Ils l'ont emportée, ils l'ont volée! cria Duke.

**Duke Malloy s'accusait du meurtre de son amie.**

Il niait même avoir dit : « Je ne veux pas être brûlé aussi! »

En le fouillant, on avait trouvé un instrument inattendu : un poinçon à glace. Or un poinçon tout pareil avait été découvert chez Smiley. Que faisaient d'un pareil objet Big Babe et Smiley, qui n'avaient rien à voir avec le commerce de la glace? Big Babe faisait l'innocent, prétendait ne posséder cet instrument que par hasard. Mais Ferguson comprenait clairement que ces gens, et Zaca, et Duke, faisaient partie de la même bande et que Duke, en racontant la mort de Nina Lombardo, n'avait pas menti... Mais quelle était la bande, quel en était le chef, quels en étaient les buts? Qui était Nina Lombardo et pourquoi l'avoir exécutée? Des quatre personnages mêlés au meurtre de cette femme, l'un — Duke Malloy — s'était suicidé. Le deuxième — Smiley — avait été supprimé. Le troisième — Zaca — était enfermé dans un asile, totalement dément, et la nommée Olga Kirshen s'inquiétait de savoir s'il en sortirait. Restait le seul Big Babe, qui s'obstinait à rester muet. Ferguson, pour le faire parler, employa les grands moyens : l'examen de l'état civil de Big Babe Lazich révéla qu'il était

gros homme, visiblement terrorisé, ne voulait rien dire, prétendait ne connaître ni Duke Malloy, ni Nina Lombardo, ni Smiley, ne pas comprendre le sens des mots *contrat* et *trouvaille*...



à le savoir, ricana Duke. On l'a retrouvé au fond de la rivière...

Ce chef mystérieux, dont seul Rico connaissait le nom et le visage, les hommes l'appelaient, entre eux, « Longue-distance », parce que ses appels téléphoniques venaient souvent de loin. Mais ils ne se souciaient pas d'en savoir plus long et se contentaient de faire leur travail et de toucher, de la main de Rico, d'importants salaires.

Lorsque M. Rico eut fini d'expédier les affaires courantes, il daigna jeter un regard sur la nouvelle recrue amenée par Duke.

— Un ballot comme toi n'a pas de petite amie? déclara Rico.

— J'ai une femme... balbutia Big Babe.

— S'il t'arrive malheur, on prendra soin d'elle, reprit Rico. Si tu es dans le pétrin, on fournira l'avocat. Si tu fais de la prison, tu seras payé pendant tout ce temps. On t'accepte. Tiens, voilà ta paye de la première semaine...

En palpant les billets de banque, Big Babe eut un élan enthousiaste :

— Merci, monsieur Rico! s'écria-t-il, épanoui. Maintenant, je suis prêt pour la grande aventure. Même s'il faut tuer...

Il n'acheva pas : Rico s'était levé et lui assenait une gifflante violente :

— N'emploie jamais ces mots-là, imbécile! gronda-t-il. Un meurtre est un *contrat*; la victime est la *trouvaille*. Comme ça, aucun flic ni personne ne peut comprendre de quoi tu parles. Tu entends?

Big Babe promit de se le tenir pour dit. Il observait ses nouveaux « collègues » : Shorty, d'aspect sournois et niais; Philadelphia Zaca, qui donnait déjà des signes de dérangement mental et était d'une redoutable violence; Vince, l'inquiet, le nerveux, que Rico devait exécuter lui-même, peu après, parce qu'un homme qui n'est pas maître de lui est un danger pour une bande bien organisée; Digger, un gandin dans le genre de Duke et, comme Duke, sûr de lui, de son équilibre, de ses talents.

Précisément, Digger venait de faire un *contrat* dans une ville voisine. Ces déplacements étaient très appréciés dans la bande parce qu'ils donnaient lieu à une prime supplémentaire. Digger toucha son argent et s'entendit immédiatement proposer un autre *contrat*, encore plus éloigné. Rico semblait apprécier son travail. Par contre, il n'apprécia pas la découverte qu'il fit, dans la poche de Digger, d'un pistolet automatique, qu'il confisqua. Le port et l'utilisation des armes à feu étaient interdits dans la bande :

— Idiot! gronda-t-il. Avec ton « feu », ce sera plus facile aux flics de t'identifier, s'ils te pincent! Tu sais ce qu'il faut utiliser: utilise-le! Et que je n'aie pas à te le redire!

L'arme préconisée, obligatoire, était le poinçon à glace. Un petit frisson parcourut le dos de Big Babe lorsqu'il eut cette révélation. Mais il était trop tard pour reculer; il était embriqué, il devait obéir.

En dehors de la joie de toucher un confortable salaire, Babe Lazich ne connut guère, dans la

**Le dossier de Duke Malloy signalait quatorze condamnations.**

bande, que des déconvenues; on le traitait en quantité négligeable, on lui faisait jouer un rôle de troisième plan. Duke, qui semblait l'avoir introduit dans la bande pour se donner un souffre-douleur, ne cessait de lui dire :

— Tu n'es rien ici, rien! Mets-toi bien ça dans la tête!

\* \*

Après avoir écouté le récit de Big Babe, Ferguson donna l'ordre de rechercher Joseph Rico et Olga Kirshen et de les arrêter. Puis il se tourna vers le gros homme :

— Donc, dit-il, vous n'étiez rien? Alors, comment avez-vous pu obliger Duke à tuer Nina Lombardo?

— Je ne l'ai pas obligé! gémit Big Babe. Je n'ai rien fait, dans cette affaire! J'étais seulement présent. Je n'ai tué personne! J'ai simplement placé le corps dans la voiture qu'on a fait disparaître ensuite dans le marais...

— Où ça? Dans quel marais?

— Je vous le montrerai! promit Big Babe.

Il emmena les policiers au delà de la route déserte où les avait conduits Duke Malloy, sur d'étroits chemins surplombant une boueuse étendue de marécages. Ferguson alerta les techniciens compétents et, au bout de quelques heures d'efforts, on hissa, hors du marais où elle était enlisée, une voiture hermétiquement close. A l'intérieur, un cadavre de femme.

Les internes de l'Institut médico-légal dictèrent le signalement du cadavre qui figurerait dans le rapport de police :

— Cadavre de femme, race blanche, vingt ans environ; poids : environ cent-dix livres; taille : cinq pieds, trois pouces; cheveux noirs; yeux marron...

Ferguson obligea Big Babe à se pencher sur la dépouille :

— Est-ce bien Nina Lombardo, la femme tuée par Duke Malloy?



— Oui! murmura le gros homme avec une grimace terrifiée.

Ferguson fit fouiller soigneusement la voiture.

On apprit ainsi qu'elle était enregistrée au nom d'un certain Thomas O'Hara, demeurant à Fort-Morris.

Fort-Morris était une ville de l'État voisin. Ferguson et Nelson s'y rendirent en hâte. Mais ils n'y arrivèrent pas assez tôt pour éviter à O'Hara le sort des victimes de la bande meurtrière : O'Hara venait d'être admis à l'hôpital : il était mourant.

— C'est la faute de Duke! murmurait O'Hara dans son délire. C'est lui la cause de tout ça. Il aurait dû remplir le contrat... Moi, j'ai fait mon travail. Il aurait dû faire le sien, mais il m'a menti... Il avait un contrat! Je lui ai montré la victime, j'ai fait mon travail!

Ferguson, penché sur le moribond, le questionnait habilement et, grâce à ses réponses entrecoupées de soupçons et de plaintes, il parvint à reconstituer les scènes qui avaient précédé la mort de Nina Lombardo.

\* \*

Duke Malloy, lorsqu'il arriva à Fort-Morris, ne savait, suivant la coutume, rien de ce qui

**Ferguson, Nelson et Whitlow continuaient leurs recherches concernant Smiley et Big Babe.**

(Suite page 10.)

# Ma CAMERA



ON DIRAIT QU'IL Y A QUELQU'UN DANS LE SALON!



TU NE TATTEN. MAIS PAS A ÇA. HEIN ?

Lorsque Fernand Gravey jouait *La Petite Créole*, elle est charmante et bonne, mais quelles complications a-t-elle avec le bon Dieu pour avoir reçu un pareil bonhomme comme par hasard, le magnifiquement aimée.

— A quoi donc tient l'amour qui dure ? demandait-je à Fernand Gravey, lors d'une interview.

— Ceci, tout simplement : *aimer des fois de l'autre et se comprendre*. Une femme peut-elle être aimée *toujours* quand elle est plus âgée que celui qu'elle aime ?

— L'âge n'est rien, affirmait l'acteur ; il n'existe jamais comme obstacle, quand il y a compréhension et véritable amour.

— Et vous, je vais vous demander tous les dix dans la loge de Fernand Gravey, au théâtre Saint-Georges ou à l'interprète : *Je l'aimais trop*.

## LES AMOURS DE NOS VEDETTES

# Fernand Gravey

### son amour et son art

Ce qui réconforte, à notre époque, c'est de voir des gens qui s'aiment ouvertement, sans se soucier de ceux qui ne croient pas à l'amour parce que l'âge n'est rien, de taille moyenne, élégante d'une délicate et d'une coquette discrète. Elle est vêtue d'une robe noire qui décline, tout en l'adoucissant, une très large cravate nouée en ailes de papillon, couleur feuille morte, cette teinte si seyante. Fernand Gravey se maquille dans une petite pièce à côté. Jane Renouard, de politesse exquise, nous fait patienter et admirer un jeu de tige, dans un vase, des choses que nous, mais c'est le domaine de notre chien cocher, Pascal.

— Vous m'avez déjà dit où vous avez vu le jour, mais il y a si longtemps... théâtre, où mes parents étaient acteurs... c'est la vie qui a fait que je me suis engagé dans un métier que j'étais apte à connaître.

— Vous y avez vous-même débuté très jeune, n'est-ce pas ?

— A treize ans, j'étais régisseur, souffleur, acteur, j'ai ramassé les épingles, selon une expression employée dans la couture, dit Jane Renouard.

— J'ai fait comme les fils d'habilleurs, qui apprennent le métier en passant par la cuisine et tous les détails de l'hôtellerie, précise l'acteur.

— Votre baptême a été remarquable, paraît-il.

— J'ai débuté aux côtés de Régane, Strath, Mouny, Albert Lambert, Ah ! d'ites et brédites leurs noms : ils sont de tels exemples... C'est Mounet-Sully, imaginez-vous, qui m'a dégoûté de la configuration de groselles.

— On jouait *Céleste* roi, Mounet-Sully se maquillant pour le dernier acte, on le devint à voir le jour. Il y avait un moment où il me dit : « Tiens, petit, maintenant, mange de la confiture de groselles... Emporte ce pot ! »



Fernand GRAVEY dans *Ma femme est formidable* (Photo Films P. A. C.)

— Cela vous tentait ?

— Non, mais plus pu manger, ni regarder, la confiture de groselles de toute ma vie...

**CALME ET BONHEUR**

— Vous êtes bon cavalier, si je ne me trompe ?

— Je fais aussi de l'escrime. Je croyais que l'on n'en faisait plus, presque plus.

— On allait à la salle pour voir son honneur. Pour un mot d'excuse, de fouquex, jeunes gens délaçant leur carte de visite et l'on se rencontrait à l'aube, au coin du Bois ou dans un terrain vague.

— La vie tenait à l'adresse de l'offenseur ou de l'offensé ?

— Un grand monsieur, qui s'appelait Il vit toujours. Il se nomme Jean-Joseph Renaud. L'arbitre était un escrimeur de grande classe doublé d'un homme d'honneur. Maintenant, le jeu à la mode est le judo, aussi insidieux que l'escrime est franche, mais tout de souplesse et d'adresse également. Le sport est un bienfait pour la jeunesse. Mais le théâtre absorbe l'acteur et, s'il veut aussi goûter sa vie privée, il doit renoncer à s'exercer perpétuellement... J'aime la vie casé.

— Si vous aviez pu être autre chose que comédien, qu'auriez-vous choisi ?

— D'être musicien, ou peintre.

— Les peintres et les musiciens, les écrivains sont plus heureux que nous parce qu'ils peuvent travailler chez eux au public. En créant dans la méditation et non dans le mouvement. Leur inspiration les commande ; ils la suivent, mais elle ne déplace que leur imagination. Nous, nous désirons plaire au public que nous aimons. Notre art est actif et extérieur, dépendant du rythme et de la loi des gestes. Nous avons les tournées, depuis un musicien, nous avons les tournées, même qui se déplace.

— Il gagne aussi moins d'argent !... Qu'avez-vous tourné depuis *Du Grésolin* ?

— *Mademoiselle Josette, ma femme*, *Ma femme est formidable* ; et j'ai joué, au théâtre Antoine, la pièce américaine *Harley*.

## ET LE VOLEUR

par ALFRED MARZOULETA



## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Et le pseudo ? — Distribution des *Maitres naques* domine n° 238, p. 8.

— *Amour et Cie* est sorti à Paris en janvier 1956. — *La Française de pain*, en juin 1955. — *L'Enfant de Paris*, en juin 1955. — *Maitres naques*, en décembre 1955. — *Uniformes et grandes manigances*, en décembre 1956.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**ADMIRATRICE DE E. M.** — Nous ne publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

**MON JOLI JOHNNY.** — John Wood, né le 21 août 1926 à Hollywood, a tes cheveux noirs, les yeux

## Entre nous

(Suite de la page 2)

**B. G. CHATELAIN-GONTIER.** — Nous publions pas *Les derniers jours de Pompeii*. — Edwige Feuillère, née le 29 octobre 1907, à la fois veuve et morte le 1<sup>er</sup> 67.

(Suite de la page 7.)

l'y attendait. Il savait simplement qu'il avait un contrat et qu'il devait se mettre en rapport avec un certain Thomas O'Hara, qui lui désignerait la *trouvaille*.

Thomas O'Hara était, en quelque sorte, l'un des « correspondants » à Fort-Morris de la bande de « Longue distance », à laquelle il servait surtout d'indicateur. En effet, il indiqua à Duke la femme qu'il aurait à exécuter.

— Une femme? s'étonna Duke.

— Et après? grogna O'Hara. L'opération est la même!

O'Hara était bien incapable de subir le charme d'une femme; il n'aimait au monde que l'alcool: c'était un ivrogne impénitent. Il était loin, alors, de penser qu'un tueur comme Duke pouvait, une fois dans sa vie, préférer l'amour à toute chose. Les deux hommes étaient installés dans la voiture d'O'Hara, rangée au bord d'un trottoir, dans la banlieue de Fort-Morris. De là, ils observaient deux jeunes filles, une blonde et une brune, en conversation devant un petit bungalow.

— La *trouvaille*, expliqua O'Hara, c'est la brune; l'autre, c'est son amie; elles habitent ensemble au premier étage; elles travaillent toutes deux à la maroquinerie Edison.

Duke, silencieux, contemplait la *trouvaille*: vingt ans, gracieuse silhouette, beau visage tendre et sensuel de brune aux grands yeux sombres... O'Hara mit le silence de Duke sur le compte de la conscience professionnelle: le tueur tenait à bien connaître l'apparence de sa victime, sans doute. D'ailleurs, les hommes de « Longue distance » n'avaient pas pour habitude de faire des commentaires. Les ordres étaient les ordres. On les exécutait sans discuter et sans chercher à comprendre. O'Hara poursuivit:

— Quand cette femme disparaîtra, il importe que personne n'en sache rien. Une disparition inexplicable, voilà tout, vous comprenez?

— Avez-vous un endroit tranquille, pour ça, par ici? demanda Duke.

— Quelques jolis lacs romantiques dans les environs! sourit O'Hara. Ça sera facile... Un beau garçon comme vous... Pas plus de quelques jours pour exécuter ce contrat...

Pourtant, trois semaines passèrent et Duke ne se hâta pas de quitter Fort-Morris. O'Hara, mécontent, lui fit remarquer que « Longue distance » aimait à être obéi rapidement. Duke se fâcha, malmena le vieil ivrogne et le pria de garder pour lui ses conseils.

— Ce sera fait demain soir à onze heures! promit-il finalement.

Mais le lendemain soir, à onze heures, O'Hara, entendant frapper à sa porte, alla ouvrir et se trouva en présence de Nina, bien vivante. Duke suivait la jeune fille. Il entra avec elle et sortit un revolver qu'il braqua sur O'Hara:

— Tu vas téléphoner à Rico que le travail est fait! ordonna-t-il.

Épouvanté, O'Hara comprit enfin que Duke s'était épris de sa victime, l'avait mise au courant de tout et voulait la sauver.

— Tu es fou! gémit-il. Tu ne t'en tireras pas!... « Ils » découvriront la vérité! « Ils » nous auront tous les trois!

— « Ils » ne nous auront pas! affirma Duke. Téléphone!

O'Hara obéit, appela Rico, lui déclara que le contrat était exécuté. Puis Duke donna de l'argent à O'Hara et lui annonça qu'il prenait sa

— Que faites-vous de ce poinçon? demanda Ferguson à Big Babe.

voiture pour fuir avec Nina: ils s'aimaient et elle acceptait de l'épouser.

— Je ne les ai pas revus, dit O'Hara en terminant, mais je suis sûr qu'« ils » les ont eus! Moi aussi, « ils » m'ont retrouvé. Et « ils » m'ont réglé mon compte!

\* \* \*

Après avoir entendu O'Hara, Ferguson, de retour dans son bureau, cherchait en vain les mobiles du meurtre de Nina. Qui pouvait vouloir la mort d'une gentille et inoffensive petite vendeuse? Pour quelles raisons la supprimer? Ces raisons, seul le mystérieux chef de la bande les connaissait et peut-être, aussi, le fameux Rico. Mais, alors, on n'était pas encore parvenu à mettre la main sur Rico. Olga Kirshen, elle aussi, restait introuvable. Nelson eut une idée:

— L'amie de Nina Lombardo, sa compagne de chambre, pourrait peut-être nous donner des renseignements sur elle?

La jeune fille qui partageait la chambre de Nina, Teresa Davis, eut un cri d'effroi en apprenant, de la bouche de Ferguson, que son amie était morte. Nelson lui mit sous les yeux une photo de Duke.

— Connaissez-vous cet homme? demanda Ferguson.

— Oui, dit Teresa. Ils devaient se marier.

— C'est lui qui l'a tuée, reprit le policier. Miss Davis, que savez-vous de votre amie, de sa famille, de son passé?

Teresa demeura évasive. Sa camarade était arrivée récemment d'une autre région. Elles avaient sympathisé, avaient décidé de partager la même chambre. Mais Teresa savait peu de choses de Nina, sinon qu'elle vivait sous un nom d'emprunt. Elle devait s'appeler, en réalité, Angela Vetto.

Tandis que Teresa parlait, Ferguson l'observait attentivement: pas beaucoup plus de vingt ans, blonde, des traits charmants... Le regard de ses grands yeux bleu clair semblait avoir peine à se fixer... Pourquoi Ferguson se mit-il à penser qu'elle taisait quelque chose?...

— Pourquoi avait-elle changé de nom? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dit Teresa d'une voix hésitante. Il y avait quelque chose dont elle avait peur... Ça se rapportait à son



Ferguson fit mettre en présence de Big Babe sa femme et son fils.

père, qui est mort il y a quelque temps... C'est tout ce que je sais d'elle...

Ferguson feignit de la croire et les policiers firent une fausse sortie. Quelques secondes plus tard, Ferguson poussait à nouveau la porte: Teresa Davis avait jeté sur son lit une valise qu'elle emplissait en hâte.

— Miss Davis, dit Ferguson d'un air ambigu, ne quittez pas la ville: il se peut que la police ait à nouveau besoin de vous entendre!

En effectuant des recherches concernant le nom de Vetto, Ferguson découvrit ceci: « Tony Vetto, chauffeur de taxi. Prémuré mort. Déclaré disparu par sa fille, Angela, il y a deux ans ». Des archives datant de dix années fournirent des précisions supplémentaires: « Tony Vetto et sa fille Angela, âgée de douze ans, ont été témoins du meurtre de John Webb, patron d'un restaurant. Tony Vetto a déclaré que le meurtrier était armé d'un coutelas. Le meurtrier n'a jamais été retrouvé et l'affaire a été classée. »



— C'est clair! s'écria Ferguson. Vetto et sa fille Angela ont été, autrefois, les témoins d'un meurtre. Celui qui l'a commis a voulu être sûr qu'ils ne parleraient pas et les a supprimés!

Il avançait à tâtons dans cette inextricable affaire et ne faisait fi d'aucune indication. Aussi se rendit-il à l'asile d'aliénés en apprenant que Philadelphia Zaca, enfin guéri, venait d'être victime d'une tentative de meurtre au moment même où il allait être libéré.

— Je ne veux pas sortir! gémissait Zaca. Gardez-moi ici! Si je sors, « ils » me descendront!

— Vous êtes guéri, Zaca, répondait le médecin-chef. Il faut partir!

— Écoutez, Zaca, promet Ferguson, je vous garde comme témoin de l'accusation et vous menez sous la protection de la police si vous répondez à mes questions... Savez-vous pourquoi Duke Malloy a tué son amie? Que savez-vous d'Angela Vetto, de Rico, de Tony Vetto?



Ferguson, en arrivant à l'hôpital, apprit que Thomas O'Hara était mourant.

— Il doit s'agir, dit Ferguson, d'une bande organisée pour tuer sur commande, moyennant paiement. Une sorte de commerce de l'assassinat... L'assassin réel n'a pas de mobile; l'instigateur du meurtre ne le commet pas lui-même; et on fait disparaître le corps... Toutes les chances de rester impunis... Eh bien! le type qui organise tout ça, il me le faut!

Pourtant, il ne semblait pas facile d'arriver jusqu'à lui. L'enquête piétinait. On ne savait toujours pas où s'étaient réfugiés Rico et Olga. La presse avait eu connaissance des opérations de drague et les journalistes accablaient Nelson de questions.

— Que dois-je leur dire? demanda-t-il à Ferguson.

— Tout! s'écria Ferguson contre toute attente. Racontez les enquêtes, donnez des noms, faites publier des photos! Donnez des communiqués à la radio! Ainsi, la bande croira que nous en savons long, que nous sommes près du but. L'un d'entre eux prendra peut-être peur et nous livrera ce que nous cherchons!

\* \* \*

C'est en effet ce qui se passa. En dehors de la ville, Rico, Olga, Digger et Shorty étaient terrés dans une ferme isolée, repaire campagnard de la bande. Ils savaient que la police connaissait leurs noms, les recherchait, et la peur les tenaillait. Rico, sans rien en dire, pensait que les policiers auraient vite fait, maintenant, de découvrir leur cachette.

Il reçut un coup de téléphone du chef. A sa grande surprise, « Longue distance » lui intimait rudement l'ordre de ne quitter la ferme sous aucun prétexte, ainsi que ses compagnons. Rico feignit d'obéir. Mais il avait compris : le chef avait décidé d'exécuter des collaborateurs qui, connus de la police, risquaient d'être pris, de parler et de le perdre. S'il leur ordonnait de ne pas bouger, c'était pour les avoir à sa merci... Rico n'eut qu'une pensée : sauver sa peau. Il prétendit avoir reçu du chef l'ordre de remplir un contrat en ville et sortit vivement, laissant Olga, Digger et Shorty seuls à la ferme.

Rico se tapit aux environs et attendit. Pas longtemps. Une voiture apparut bientôt : Herman et B. J. en descendirent, pénétrèrent dans la maison. Quelques coups de feu claquèrent, les tueurs reparurent, la voiture repartit : « Longue distance » venait de faire exécuter Olga, Shorty et Digger par ses hommes de Kansas-City...

Blême de peur, Rico courut en ville et entra dans une cabine téléphonique. Il appela Ferguson :

— Allô, Commissaire? Ici, Joseph Rico. Vous me recherchez, il paraît! Écoutez : J'ai des choses intéressantes à vous dire. Si vous voulez les entendre, venez dans une heure au port, au quai n° 16. Mais attention : pas de revolver, pas d'escorte. Venez seul!

Ferguson s'exécuta, malgré l'inquiétude de Nelson qui voulait l'accompagner. Une heure plus tard, la nuit était tombée, le quai n° 16 était désert et Ferguson, seul, sans arme, faisait les cent pas dans la brume. Soudain, il sentit dans son dos le canon d'un revolver; la main de Rico vérifia les poches du policier, constata qu'il n'était pas armé. Le gangster fit face à Ferguson avec un sourire :

— Bravo! dit-il. Je vois que vous savez obéir. Faisons un marché : pas de chaise électrique et je vous dis des choses intéressantes!

— Ce qui m'intéresse, répondit calmement Ferguson, c'est le nom du chef, du type qui vous donne les ordres par téléphone.



Ferguson obligea Big Babe à se pencher sur la décapotable de Nina cachée dans la voiture.

Zaca fit l'ignorant, mais, menacé à nouveau d'être rendu à une dangereuse liberté, il consentit à raconter le meurtre du chauffeur de taxi Tony Vetto. Cela se passait deux ans auparavant. Rico s'était servi, pour réussir le coup, d'un nommé Louis, coiffeur dans la ville où vivait Tony Vetto. Ce Louis était bookmaker à ses heures, et au service de Rico qui s'intéressait aux courses, entre autres lucratives activités. Lorsqu'il comprit qu'on allait exécuter Vetto, qui était un de ses bons clients, Louis s'insurgea. Mais Rico le fit taire et se dissimula avec Zaca derrière un rideau tandis que Vetto entra dans la boutique déserte — l'heure était tardive — et s'installait dans un fauteuil. Louis n'eut qu'à couvrir d'une serviette le visage de son client : ce fut Rico lui-même qui, à l'aide du rasoir du coiffeur, exécuta la victime.

— Je n'ai rien fait, conclut Zaca. J'ai simplement conduit le camion dans lequel nous avons transporté le corps pour le remettre à Sad Eyes...

— Sad Eyes? interrogea Ferguson.

— Oui, fit Zaca. Notre entrepreneur des pompes funèbres. C'est à lui que nous livrions tous les cadavres : il les faisait disparaître; il travaillait pour nous exclusivement...

Pour obtenir l'adresse de Sad Eyes, il fallut menacer à nouveau Zaca de le libérer. Enfin, il parla et un groupe de policiers fut dirigé sur le repaire de l'« entrepreneur des pompes funèbres » Après une poursuite dramatique dans des ruelles, on le saisit enfin. Les poings solides de Nelson l'amènèrent à avouer comment il faisait disparaître les cadavres : il les enlisait, la nuit, dans les marais où l'on avait découvert le corps de Nina Lombardo et la voiture d'O'Hara.

Ferguson fit draguer les marais. On y découvrit, en effet, les débris macabres de nombreuses personnes. Le travail d'identification de ces victimes fut long et difficile, impossible même, dans certains cas, car Sad Eyes s'était toujours consciencieusement efforcé de faire disparaître les indices pouvant permettre l'identification. Lorsqu'il eut en main la liste des noms des victimes identifiées, Ferguson hocha la tête : ces personnes n'avaient aucun lien entre elles : cette série de meurtres était abominable, mais incompréhensible.

— Tiens, vous savez ça! admira Rico. D'accord. Mais qui prouve que je peux avoir confiance en vous?

— Vous n'avez pas le choix, dit Ferguson avec simplicité. Allons, déballez votre sac. Ce que je veux, c'est envoyer à la chaise électrique le type qui vous commande.

— Je suis celui qui peut l'y envoyer! dit fièrement Rico en laissant le policier lui ôter des mains son revolver. L'homme qui me donne les ordres s'appelle Albert Mendoza. Je vais vous livrer sa seule erreur: le meurtre d'un nommé John Webb, le seul meurtre qu'il ait commis lui-même. Ce meurtre a eu trois témoins. Mendoza a fait supprimer les deux autres; je suis le seul qui reste!

» Je connais Mendoza depuis longtemps, poursuivit Rico. Il m'a pris comme second dès le début de son affaire. A ce moment-là, j'étais jeune; je travaillais pour un bookmaker: le nommé Mendoza faisait le même trafic, mais il empiétait sur les plates-bandes de mon patron, qui m'ordonna de le corriger. Je le fis. C'est alors que Mendoza, bien rossé, me dit qu'il appréciait mes qualités et ma façon de faire et me proposa une association. Je me demandais de quoi il s'agissait. Il m'emmena dans une petite gargote à peu près déserte; le soir tombait; en buvant un verre, Mendoza m'expliqua le « business » dont il avait idée:

» Quel est le travail le plus dangereux du monde, celui pour lequel on peut exiger le plus fort paiement? me dit-il. Le meurtre! Moi qui suis un type épating, je viens d'inventer un nouveau racket: le meurtre commercialisé, le meurtre devenu « une affaire »...

» Je le croyais cinglé, mais il précisa son point de vue en me désignant le patron du petit bistrot, qui nous tournait le dos: « Tu vois ce type, me dit-il. Peu de personnes ont intérêt à le supprimer: sa femme, peut-être, ou un concurrent, ou son associé. Ce type va être tué. Mais tous les meurtriers possibles auront un alibi, aucun d'entre eux ne sera l'assassin. Car c'est moi qui vais tuer le type. Je suis payé pour le faire: c'est mon premier contrat. Cetruc, il suffira de l'organiser, de l'exploiter en grand, pour faire ma fortune et la tienne! »

» Je le tenais toujours pour fou et lui fis remarquer que son idée était dangereuse: « Ton client, lui dis-je, sait que tu es l'auteur du meurtre. Il te tient! — Non, m'objectait-il, c'est moi qui le tiens! Je connais son mobile, je sais qu'il est l'instigateur. Je peux tout révéler et le perdre... Mon silence a une grande

» valeur pour lui...  
» Dans l'avenir, il  
» paiera encore  
» pour assurer  
» mon silence.

— Que savez-vous de Nina Lombardo? demanda Ferguson à Teresa Davis.

» Je comprenais. Mendoza avait un sourire plein de satisfaction et de défi. Calmement, il étendit la main vers un couteau qui traînait sur une table, à la porte de la cuisine. Il marcha silencieusement vers le patron qui ne le vit pas venir et il lui planta le couteau dans le dos. Je n'en revenais pas... Et, soudain, je vis, sur le seuil, un homme et une fillette qui venaient d'entrer. Ils étaient là, pétrifiés: un chauffeur de taxi avec une bonne grosse figure épouvantée, et une enfant ouvrant tout grands ses grands yeux bleus... Mendoza aussi, les avait vus. Il jeta le couteau et m'entraîna au dehors en m'empêchant de courir comme je le voulais. Courir, c'est attirer l'attention, c'est risquer d'être poursuivi... Mendoza était parfaitement maître de lui, malgré les cris et les coups de sifflet qu'on entendait, maintenant, autour du bistrot. Mais nous nous étions déjà éloignés dans la nuit, comme des promeneurs indifférents. Et, ainsi qu'il l'avait prévu, on ne trouva jamais le meurtrier de John Webb — c'était le nom du patron assassiné.

» Mais, un beau jour, plusieurs années après ce meurtre, Mendoza prit un taxi, par hasard. Et qui était le chauffeur? Le témoin de l'assassinat de John Webb! Mendoza le reconnut parfaitement. Et, au visage que fit le gars, il comprit que lui aussi le reconnaissait. C'est alors qu'il fallut rechercher et supprimer le chauffeur de taxi. Ce ne fut pas difficile. L'exécu-



tion eut lieu dans la boutique de Louis, le coiffeur. Mais la petite, sa fille, prit peur lorsque son père eut disparu. Elle changea de ville et de nom. Il nous a fallu quelque temps pour la retrouver... Enfin, nous l'avons eue, elle aussi. Ainsi, il ne restait plus de témoins du meurtre de John Webb. Sauf moi. C'est pourquoi je suis le seul type vivant qui puisse vous livrer Mendoza pour meurtre.»

**A l'asile d'aliénés, Ferguson trouva Zaca que le médecin-chef voulait libérer.**

Ferguson avait mis Rico sous la protection de la police et avait enregistré sur disques le récit du gangster. Peu de jours après, on pouvait enfin arrêter Mendoza sous l'inculpation précise du meurtre de John Webb. C'est alors que Rico avait été saisi par les terreurs qui devaient lui coûter la vie, anéantissant du même coup la dernière possibilité de prouver la culpabilité de Mendoza...

• • • • •

Ferguson repoussa avec dépit les documents, les rapports, les fiches constituant le dossier Mendoza. Il avait relu tout cela en vain... Il faisait maintenant grand jour. La fouille de l'hôtel d'en face n'avait rien donné concernant les coups de feu tirés sur Rico. Auprès de Ferguson, Nelson contemplait mélancoliquement les disques sur lesquels Rico avait gravé le récit du meurtre de John Webb. Du fait de la mort de Rico, cet enregistrement n'avait plus de valeur légale. Rien ne pouvait donc perdre Mendoza. Rien ni personne.

Soudain, Ferguson s'empara des photos de quelques victimes du monstre: Duke, Olga, Tony Vetto, Nina... Il descendit jusqu'à la cellule de Mendoza, qu'il se fit ouvrir. Le chef des tueurs, sans quitter la couchette sur laquelle il était vautre, le regarda avec son insupportable sourire:



— Si vous êtes venu m'annoncer la mort de Rico, dit-il, vous perdez votre temps une fois de plus : je suis au courant... Ah ! vous aurez bonne mine, tout à l'heure, devant le tribunal !

— Patience, répondit Ferguson, les dents serrées. Vous n'êtes pas encore libre ! J'ai quelques souvenirs pour vous. Les morts parlent, parfois ! Voici les visages de ceux que vous avez tués : je vous laisse en tête à tête avec eux. Ils ont peut-être quelque chose à vous dire ! Un de ces visages est capable de vous hanter, un de ces regards peut vous rendre fou !...

Il jeta les photos sur la couchette et fit refermer la cellule. Resté seul, Mendoza considéra les photos en ricanant. Soudain, il sursauta : il avait sous les yeux le charmant visage brun et langoureux de Nina Lombardo, la jeune fille aimée et tuée par Duke Malloy.

— Gardien ! cria Mendoza en courant au guichet de sa cellule. Je veux entrer en contact avec mon avocat, immédiatement !

De retour dans son bureau, Ferguson trouva Nelson perdu dans ses réflexions. L'enregistrement de Rico, qu'il avait machinalement mis en marche, faisait entendre ses révélations maintenant inutiles...

— A quoi bon écouter ça ? soupira Ferguson. Nous ne pouvons rien en faire !

Soudain, il arrêta la main de Nelson qui allait stopper la machine parlante. Il venait de réentendre une phrase qui, au passage, lui parut étrange, non conforme à ses souvenirs :

— ...chauffeur de taxi avec une bonne grosse figure épouvantée, et une enfant ouvrant tout grands ses yeux bleus.. Mendoza aussi les avait vus. Il jeta le couteau...

Voilà pourquoi elle voulait partir !... Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !

En effet, il se rappelait avoir donné à Mendoza la photo de la morte. En découvrant le brun visage de Nina Lombardo, Mendoza avait pu comprendre, lui aussi, que cette victime n'était pas la fillette aux yeux bleus témoin de son crime. Sachant que la vraie Angela Vetto, à la suite d'une erreur de ses tueurs, était encore en vie, il allait tenter de la supprimer... Il fallait se hâter de sauver la jeune fille.

— Ici, Ferguson ! cria-t-il dans le téléphone. Je voudrais qu'on retarde de quatre heures le jugement de Mendoza. Oui, que l'audience ne commence que dans quatre heures ! Alors, je pourrai produire un témoin, un témoin oculaire dont les déclarations enverront Mendoza sur la chaise électrique !

Nelson avait déjà mis son chapeau et précédait son chef qui courut sur ses talons dans les couloirs. Ils arrivèrent en un temps record devant le petit bungalow des environs de Fort-Morris.

— Miss Teresa Davis est sortie depuis un instant ! leur annonça la logeuse. Elle fait des courses en ville. Il y a déjà deux messieurs qui l'ont demandée tout à l'heure et qui ne l'ont pas trouvée...

Ferguson et Nelson bondirent à nouveau dans leur voiture. Ces deux hommes, qui avaient demandé Teresa, étaient sans doute les tueurs de Mendoza lancés à la recherche de la jeune fille...

En effet, Mendoza, par l'intermédiaire de son avocat, avait fait transmettre à Herman et B. J. l'ordre d'exécuter à Fort-Morris un *contrat* urgent. Les deux tueurs marchaient donc par les rues de la ville, avec l'espoir de reconnaître, dans la foule, la victime qu'ils n'avaient pas trouvée chez elle.

Nelson et Ferguson, eux aussi, se mirent à parcourir Fort-Morris, suivis du regard par des groupes d'agents et d'inspecteurs. Mais leurs recherches restaient sans résultat. On était à la fin d'une belle matinée. Les rues étaient animées, encombrées de voitures. De nombreux acheteurs s'empressaient dans les magasins, de nombreux flâneurs s'attardaient aux vitrines. Ferguson comprit que seul un hasard providentiel pouvait le mettre en présence de la fausse Teresa Davis, de la vraie Angela Vetto. Mieux valait n'y pas compter et agir sans perdre de temps : il avisa un magasin de musique et de radio qui, à l'aide d'un puissant haut-parleur, diffusait dans la rue des disques de danse. Il réquisitionna l'installation au nom de la police, demanda que la musique fût interrompue et qu'un micro, lui permettant de parler aux passants, fût branché.

— Quel est votre numéro de téléphone ? demanda-t-il au directeur du magasin tandis qu'on exécutait ses ordres.

— Temple 2311, répondit le directeur.

Ferguson s'empara du micro. Sa voix, grandement amplifiée, emplît la rue :

— Attention, tous, attention ! Ici, la police. Angela Vetto, écoutez !

Un attroupement se forma devant le magasin. Chaque passant, proche ou lointain, tendit l'oreille.

— Je répète, reprit Ferguson, Angela Vetto ! Votre vie est en danger. Ne restez pas dans la rue. Où que vous soyez, Angela Vetto, quittez la rue. Allez jusqu'à un téléphone. Appelez Temple 2311. Nous viendrons vous chercher.

Ces paroles tombant du ciel firent grand effet sur une jeune fille blonde, aux grands yeux bleus — Teresa Davis — qui allait entrer dans une parfumerie. Elle revint sur ses pas,

— Je vois que vous savez obéir ! dit Rico à Ferguson.

Les policiers arrivaient à proximité du repaire de Sad Eyes.

Ferguson souleva l'aiguille, la replaça quelques sillons en arrière, entendit à nouveau le passage. Il ne se trompait pas : la fille de Tony Vetto avait bien de grands yeux bleus... De grands yeux bleus ! Pourquoi cette indication semblait-elle ahurissante ? Tout à coup, le regard de Ferguson s'éclaira : il se jeta avec avidité dans la lecture du rapport mentionnant la découverte du cadavre de Nina Lombardo. Et il relut ces précisions, bien conformes à ses souvenirs : « Cheveux : noirs ; yeux : marron ! »... Angela Vetto avait les yeux bleus ! Et Nina Lombardo avait les yeux marron !

— J'y suis ! cria Ferguson en entraînant Nelson tout ébahi. Nina Lombardo n'est pas Angela Vetto ! Le faux nom d'Angela Vetto, c'est Teresa Davis ! C'est celle que nous avons vue ! Elle est vivante ! Je me doutais bien, aussi, qu'elle cachait quelque chose ! L'indicateur s'est trompé. Il a indiqué à Duke l'autre jeune fille ! En comprenant que son aventure causait la mort de sa compagne, la vraie Angela a eu peur ; elle n'a pas voulu révéler la vérité, craignant d'être supprimée à son tour !





tandis que le haut-parleur répétait :  
— Allez jusqu'à un téléphone. Appelez Temple 2311, Angela Vetto!

Teresa Davis se jeta dans une cabine téléphonique, s'y enferma et composa Temple 2311. Ce fut Ferguson qui décrocha :  
— Oui, dit-il à mi-voix. Ici, la police. Où êtes-vous? Répétez en articulant clairement. Bon, ça suffit. Ne bougez pas. Nous arrivons.

Comme il se préparait à sortir, Nelson lui murmura :  
— Les deux gars qui la guettent ont également entendu le haut-parleur. Si nous allons vers elle, ils vont nous suivre et nous les y mènerons également!

— Il faut courir ce risque, dit Ferguson. Nous n'avons plus le choix; il faut faire vite!... Pour brouiller la piste, partez dans la direction opposée avec les agents : la foule vous suivra. Pendant ce temps, j'irai vers elle, mais seul.

La femme traquée avait dit, au téléphone, qu'elle se trouvait dans une cabine téléphonique du Building Talbot. Ferguson demanda tout bas au directeur où se trouvait cet immeuble, tandis que Nelson, entouré d'agents, partait en sens inverse. Comme prévu, une foule nombreuse le suivit. Ferguson, remontant cette rue à contre-flot, se dirigea vers le Building Talbot.

Il allait y parvenir lorsqu'il eut la sensation d'être suivi. En effet, le tueur Herman, qui avait entendu le haut-parleur et se préparait à suivre la foule jusqu'à la femme à abattre, croisa en chemin Ferguson et le reconnut. Comprenant le stratagème

**Ferguson comprit que seul un hasard pouvait lui faire découvrir Teresa dans cette foule.**

du policier, il lui emboîta le pas. Ferguson franchit sans hâte la porte tournante qui menait aux cabines téléphoniques du Building Talbot. Au fond d'une des cabines, il aperçut Teresa Davis, tapie, ses grands yeux bleus pleins d'épouvante. Il ouvrit à demi la porte de la cabine, dont la vitre lui envoya le reflet d'Herman qui entra à son tour, une main dans la poche d'où il sortirait son revolver... Ferguson ne s'était pas retourné une seule fois et le tueur pouvait croire qu'il n'avait pas été vu.

— Ne bougez pas! murmura Ferguson rapidement à l'adresse de Teresa.

Et, voyant dans la vitre son adversaire arrivé à distance convenable, il se retourna vivement, sortit son revolver et logea deux balles dans l'épaule du gangster. Herman eut la force de s'élançer sur la porte tournante et de gagner le trottoir au bord duquel B. J. l'attendait dans sa voiture. Mais les coups de feu avaient attiré les agents de service au coin du Building Talbot. Ils s'opposèrent au départ de la voiture et remirent B. J. et Herman entre les mains de Nelson qui accourait.

— Bien! dit Ferguson avec simplicité, en remettant son revolver en poche. Sortez, Miss Vetto... Nous avons rendez-vous au tribunal. L'audience va commencer dans quelques instants et nous avons tout juste le temps d'arriver... Vous allez témoigner dans une affaire criminelle. Vous allez me faire vivre un moment que j'attends depuis longtemps : je veux voir le sourire s'éteindre sur la figure de Mendoza lorsqu'il reverra vos grands yeux bleus...  
FIN

POUR TOUTE LA PUBLICITÉ

s'adresser à :

**Agence de Diffusion  
et de Publicité**

1, rue des Italiens, PARIS

Tél. : PROvence 74-54.

**GRANDIR** 16 cm  
GRATUITEMENT

Je vous révélerai le secret américain pour grandir. Sans engagement de votre part. Ecrire à Prof. HAUT, 11, rue Gastaldi, S.101, Monaco Pié (Joindre 2 timbr. p. réponse)

**Apprenez à DANSER**

Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Not. c. env. timb. RIVIERA-DANSES, F. 43., rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

**seins** raffermiss, régénérés, 114x

rapid. avec Crème Américaine SEIN-APPEAL et l'Appareil B.I.E.R.E.M. Résultat garanti. Succès par milliers. Documentation c.2 timbres. INES - J - 13, Rue Al. Durand-Cloze - PARIS-14'

**PUIS-JE RÉUSSIR ?**  
(Amour, affaires, etc.) Env. date naiss. au Prof. ANDRIEU (Serv. M. F. 144), 11, r. Champêtre, Toulouse. L'analyse : 150 fr. Paiement seul, si satisfaction. Joindre env. timbrée avec adresse et 30 fr. ent.-p. pour frais.

**ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE**

Si vous êtes né entre 1889 et 1939, env. date naissance et 4 timbres pour frais. Prévisions stupéfiantes : amour, argent, bonheur. NOVARRO (Serv. F.), B. P. 18, COLOMBES (Seine).

**Apprenez à DANSER**

Chez vous, en quelques heures. Avec une méthode inédite, de grande classe, à la portée de tous. Notice 31 contre env. et 2 timbr. Institut M. F., VRANY, 55, rue de l'Aigle, LA GARENNE (Seine).

## Collectionnez "MON FILM" en employant la RELIURE SPÉCIALE

que nous avons fait établir spécialement pour vous.

Un mécanisme simple vous permettra de confectionner vous-mêmes un volume qui aura sa place dans votre bibliothèque.  
La collection de **MON FILM** constituera une véritable encyclopédie du cinéma. Cette reliure vous sera adressée contre mandat de **400 fr.** Prise à nos bureaux **350 fr.**  
Envoyez un mandat à **MON FILM**, 5, bd des Italiens, Paris. (Chèques-postaux Paris 5492-99.)

### LE VÉRITABLE COUCOU DU DOUBS



A titre publicitaire pour faire connaître notre nouvelle fabrication, nous distribuons aux **3.000 PREMIERS LECTEURS** de ce journal notre superbe **COUCOU DU DOUBS**, mod. rustique en bois sculpté, mouvement garanti par bulletin individuel numéroté au prix réduit de fr. **850**

Modèle grand luxe au prix réduit de francs **990**

Modèle de haut luxe avec Coucou chantant tous les quarts d'heure à frs **1.990**

Quantité limitée

Profitez de ces prix exceptionnels ! Passez commande immédiatement en joignant cette annonce. Nous ne pourrions satisfaire toutes les demandes !

**SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS**

Les Spécialistes du Coucou

106, Rue Lafayette - Paris-10<sup>e</sup>

252

## Au bout de 4 mois on a maintenant sa place dans un bureau

(Niveau d'instruction : Certificat d'études.)

Sans limite d'âge, à partir de 16 ans.

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ?

En quatre mois, vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, au moyen de la sympathique Méthode Caténale, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez le document gratuit n° 4941, École Française de Comptabilité, 91, avenue République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'État.

**GRANDIR**  
RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 16 cm avec méth. scient. au APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement. DISCRETION, contre 2 timbres OLYMPIC, 19, Bd V.-Hugo, NICE, Ser. 262

### HOROSCOPE PSYCHOLOGIQUE

Êtes-vous né entre 1886 et 1936 ? Oui ? Alors saisissez votre chance. Envoyez date naissance, envel. timbrée et 150 fr., VALENTINO, (Service B. N.), Boîte postale 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

## JEUNES !

un métier passionnant  
et bien rétribué  
est à votre portée

"J'ai maintenant un métier passionnant et l'espoir de devenir moi-même un jour Patron" nous écrit l'un de nos Éléves, placé par nos soins.

Vous qui aimez la mécanique et l'électricité automobile faites comme lui. Sans quitter votre emploi actuel ou pendant vos loisirs vous pouvez, en quelques mois, apprendre un métier qui vous procurera rapidement de bons gains et assurera votre avenir par de nombreux débouchés dans des branches les plus diverses.

Une intéressante documentation vous sera envoyée **GRATUITEMENT** si votre demande de renseignements est adressée aujourd'hui même aux :  
**COURS TECHNIQUES AUTO**

— Service : 42 —

Rue du Docteur-Cordier  
SAINT-QUENTIN (Aisne)

**PARFUM D'AMOUR RADIO-ACTIF**  
Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et recrée affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant. Not. F. contre 30 fr.  
**PROFESSEUR CLÉMENT**  
29, rue Gustave-Courbet, TOULOUSE.

## FILMS PARUS DANS "CINÉ POUR TOUS"

- 1 — Le Troisième homme.
- 2 — L'Aventure vient de la mer.
- 3 — Secret d'État.
- 4 — Rebecca.
- 5 — La Flèche brisée.
- 6 — La Rose noire.
- 7 — Les Amours de Carmen.
- 8 — La Renarde.
- 9 — Les exploits de Pearl White.
- 10 — Robin des Bois.
- 11 — Nous irons à Paris.
- 12 — L'Aigle des mers.
- 13 — La petite Chocolatière.
- 14 — Les bas-fonds de Frisco.
- 15 — La Révolte des Dieux rouges.
- 16 — Demain, il sera trop tard !
- 17 — L'étranger dans la cité.
- 18 — La flèche et le flambeau.

Ces numéros seront envoyés aux lecteurs qui en feront la demande, en joignant 16 frs en timbres-poste par exemplaire, à

**CINÉ POUR TOUS**  
8, rue du Croissant, Paris-2<sup>e</sup>.

# Ceci intéresse

tous les jeunes gens et jeunes filles,  
tous les pères et mères de familles.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous met en mesure, par son prestigieux enseignement par correspondance, de faire chez vous, en toutes résidences, à tout âge, aux moindres frais, des études complètes dans toutes les branches, de vaincre avec une aisance surprenante les difficultés qui vous ont jusqu'à présent arrêté, de conquérir en un temps record le diplôme ou la situation dont vous rêvez. L'enseignement étant individuel, vous avez intérêt à commencer vos études dès maintenant. Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse.

Br. N° 47.041. Toutes les classes, tous les examens : Second degré, de la 6<sup>e</sup> aux classes de Lettres sup. et de Math. spéc., Baccalauréats, B. E. P. C., Bourses, entrée en sixième. — Premier degré, de la section préparatoire (classe de onzième) aux classes de fin d'études et aux Cours complémentaires, C. E. P., Brevets, C. A. P. — Classes des Collèges techniques, Brevet d'enseignement industriel et commercial, Bacc. techn.

Br. N° 47.045. Enseignement supérieur : Droit (Licence et Capacité) ; Sciences (P. C. B., S. P. C. N., M. P. C.) ; Lettres (Propédeutique et tous certifs.), Bourses de Licence, Profess. (Lettres, Sciences, Langues, Profess. pratiques), Inspection primaire.

Br. N° 47.050. Grandes Écoles et Écoles spéciales : Polytechnique, Écoles normales sup., Chartes, Écoles d'ingénieurs (Ponts et chaussées, Mines, Centrale, Sup. Aéro., Électricité, Physique et Chimie, A.-et-M., etc.) ; militaires (Saint-Cyr, Interarmes) ; navales (Navale, Navigation maritime) ; d'agriculture, (Institut agron., Éc. vétérinaires, Écoles nation. d'agriculture, Sylviculture, Laiterie, etc.) ; de Commerce (H. E. C., H. E. C. F., Écoles sup. de commerce, Éc. hôtelières, etc.) ; Beaux-Arts (architecture, Arts décorat.) ; Administration (E. N. A., France d'Outre-Mer) ; Écoles professionnelles, Éc. spéciales d'Assist. sociales, Infirmières, Sages-femmes, Massage, Pédicurie.

Br. N° 47.054. Carrières de l'Agriculture : Régisseur, Directeur d'exploitation, Assistant, Mécanicien agricole, Géomètre expert (dipl. d'État) ; Floriculture, Cult. potagère, Arboriculture, Viticulture, Élevage ; Radiesthésie.

Br. N° 47.058. Carrières de l'Industrie et des Travaux publics : Électricité, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Métro, Béton armé, Chauffage, Froid, Chimie, Dessin industriel, etc. ; préparations aux certificats d'aptitude professionnelle et aux brevets professionnels, préparations aux fonctions d'ouvrier spécialisé, agent de maîtrise, contremaitre, dessinateur, sous-ingénieur ; Cours d'initiation et de perfectionnement toutes matières.

Br. N° 47.046. Carrières de la Comptabilité et du Commerce : Employé de bureau, Aide-Comptable, Sténo-dactylographe, Employé de banque, Publicitaire, Secrétaire, Secrétaire de Direction ; Préparations aux Certificats d'aptitude professionnelle, aux Brevets professionnels et au diplôme d'État, d'Expert-Comptable ; préparations à toutes autres fonctions du Commerce, de la Banque, de la publicité, des Assurances, de l'Hôtellerie ; Cours d'initiation et de perfectionnement sur toutes les matières y compris langues étrangères.

Br. N° 47.053. Pour devenir Fonctionnaire : Toutes les Fonctions publiques, École nationale d'Administration.

Br. N° 47.057. Tous les Emplois réservés aux militaires de terre et de mer, victimes de guerre, veuves et orphelins de guerre.

Br. N° 47.042. Orthographe (élémentaire, perfectionnement) ; Rédaction courante, administrative, épistolaire, Lettre administrative ; Calcul, Calcul extra-rapide, Dessin ; Écriture, Calligraphie.

Br. N° 47.051. Carrières de la Marine Marchande : Officier au long cours (Élève Officier, Capitaine) ; Lieutenant au cabotage ; Capitaine de la Marine marchande ; Patron au bornage ; Capitaine et Patron de pêche ; Officier mécanicien de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe ; Officier mécanicien de 3<sup>e</sup> classe ; Certificats internationaux de Radio de 1<sup>re</sup> ou de 2<sup>e</sup> classe (P. T. T.).

Br. N° 47.047. Carrières de la Marine de Guerre : École Navale ; École des Éléves Officiers ; École des Éléves Ingénieurs mécaniciens ; École du Service de Santé ; Commissariat et Administration ; Écoles de Maistrance ; Écoles d'Apprentis marins ; Écoles de Pupilles ; Écoles techniques de la Marine ; École d'application du Génie maritime.

Br. N° 47.055. Carrières de l'Aviation : Écoles et carrières militaires ; Éléves pilotes ; Éléves radionavigants ; Mécaniciens et Télémechaniciens ; Aéronautique civile ; Fonctions administratives ; Industrie aéronautique ; Hôtesses de l'Air.

Br. N° 47.059. Radio : Brevets internationaux ; Construction, dépannage de postes.

Br. N° 47.043. Langues vivantes (cours de début et de perfectionnement) : Anglais, Allemand, Espagnol, Italien, Russe, Arabe. — Français (élémentaire et supérieur) pour les étrangers de langue anglaise, allemande, italienne ; Examen de la Chambre de Commerce britannique de Paris. Toutes carrières du tourisme.

Br. N° 47.052. Piano, Violon, Harmonium, Flûte ; Clarinette, Accompagnement, Accordeon, Banjo, Chant ; Solfège, Harmonie, Contrepoint, Fugue, Composition, Instrumentation et Orchestration (symphonie et musiques militaires) ; C. A. à l'éducation music. dans les établis. de l'État, Professorats libres, Admission à la S. A. C. E. M.

Br. N° 47.048. Initiation au dessin, Cours universel, Anatomie, Composition décorative, Figurines de mode, Illustration, Caricature, Publicité, Reliure ; Peinture, Pastel, Fusain ; Professorats et enseign. supér.

Br. N° 47.056. Carrières de la Couture et de la Mode : Couture (Flou et Tailleur), Lingerie, Corset, Broderie ; préparations aux Certificats d'aptitude professionnelle, brevets professionnels, Professorats officiels ; préparations aux fonctions de Seconde main, Première main, Vendeuse, Retoucheuse, Modiste, Coupeur hommes, Chemisier, etc. Cours d'initiation et perfectionnement toutes spécialités ; Enseignement ménager : Monitorat et Professorat.

Br. N° 47.044. Secrétariats (Secrétaire de direction, Secrétaire particulier, Secrétaire de médecin, d'avocat, d'homme de lettres, Secrétaire technique) ; Journalisme ; L'Art d'écrire (Rédaction littéraire) et l'Art de parler en public (Éloquence usuelle).

Br. N° 47.049. Cinéma : Technique générale, Décoration, Maquillage, Photographie, Prise de vues, Prise de sons.

Br. N° 47.060. L'Art de la coiffure et des soins de beauté (Coiffeuse, Coiffeur, Manucure), Admission aux Écoles de Massage et de Pédicurie.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et aide efficace pour toutes études et carrières.

### DES MILLIERS D'INÉGALABLES SUCCÈS

remportés chaque année dans les examens et concours officiels prouvent l'efficacité de l'enseignement par correspondance de

## L'ÉCOLE UNIVERSELLE

59, boulevard Exelmans, Paris (XVI<sup>e</sup>) ; Chemin de Fabron, Nice (A.-M.) ; 11, place Jules-Ferry, Lyon.

## COPIES D'ADRESSES BON GAIN chez soi

par COPIES D'ADRESSES DIFFUSION. Aidez-nous à diffuser nos articles avec des adresses QUE VOUS ÉCRIREZ À LA MAIN, CHEZ VOUS, PENDANT VOS LOISIRS. Écrivez de suite, avec une enveloppe portant votre adresse, aux BRULERIES FRANCO-SUISSE, Serv. 510 ANNEMASSE (Hie-Savoie)



20 frs



MON  
FILM

*Nicole Courcel*  
(photo KISSAK)